

**« Souffrance et obéissance » (He 5.7-10 ; Jn 12.20-33)
Pasteur Philippe PLOUVIET – Thionville, 2009.03.29**

« Tu es mon Fils » dit Dieu, en He 5.5. « Pourtant, étant Fils, il apprit l'obéissance de ce qu'il souffrit. » (v.8, V° CHOURAQUI). Tout Fils de Dieu qu'il est, Jésus, soumis à notre condition humaine a vécu notre faiblesse. Le terme n'est pas utilisé dans He mais l'idée y est très présente. La médiation du Christ, de condition divine, s'est vécue par son humanité, une humanité pleine et entière. Ainsi il est accompli ou parvenu à la perfection. Cela veut-il dire que, contrairement à ce qu'on pense, ce n'est pas la gloire qui fait l'humanité, mais l'humanité authentique est pétrie de souffrance, à condition qu'elle soit porteuse d'apprentissage.

Ce thème de la souffrance est aussi complexe à comprendre qu'à aborder, tant il est vaste et périlleux. En effet, on ne peut éviter de faire le lien entre la notion de souffrance et notre émotivité. Or, notre objectif, n'est pas de faire de la démagogie ou dans la sensiblerie. Par ailleurs, le texte d'He 5.5-10 constitue une subdivision dont la structure littéraire est concentrique. Ce qui veut dire que le thème central, le v.7, met en évidence la faiblesse du Christ : « Aux jours de sa chair, prières et supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, avec cri puissant et larmes » expressions qui correspondent à la notation centrale de la première subdivision, au v.2 : « lui aussi il est entouré de faiblesse ». Il y a donc un lien entre faiblesse humaine et souffrance. De même, il est fait mention du lien qui existe entre souffrance et obéissance. Le v.8 affirme : « Quoique, étant Fils, (il) apprit de ce qu'il souffrit l'obéissance. » (A. VANHOYE).¹

En Gn 3.16, les conséquences de la chute – ou la faute - de l'homme sont une condition de vie dans la pénibilité, la douleur et la souffrance : « J'augmenterai ta douleur et c'est dans la souffrance que tu enfanteras » annonce Dieu à la mère de tous les vivants. La suite de l'histoire de l'humanité, nous la connaissons avec le premier fratricide, etc. C'est le constat de la souffrance du peuple d'Israël qui déclenche l'intervention divine pour la sortie du pays d'Egypte (Ex 3.7). Le repas de la Pâque juive, annuellement renouvelé, comportait des herbes amères, symbole de la souffrance de l'esclavage en Egypte. Les Psaumes, recueil de prières, expriment aussi bien louanges que douleurs, confiance et questionnements, joie et peine. Le temps manquerait pour évoquer le livre de Job, les constations existentielles du Qohéleth (ou Ecclésiaste), mais il nous est impossible d'évoquer le thème de la souffrance sans mentionner la présentation messianique d'Es 53.3-4 : « Homme de douleur, habitué à la souffrance... C'est de nos souffrances qu'il s'est chargé, et nous l'avons considéré comme puni, frappé de Dieu, humilié... » (d'après la V° SEGOND). On pourrait penser qu'à partir de cet endossage de nos souffrances par le Messie (ou Christ, en grec), c'en était bel et bien fini pour nous ! Mais non, le NT nous redit cette thématique en y donnant sens. « Bien que Fils, il apprit... » Nous sommes en Jésus, fils de Dieu notre Père, et nous vivons toujours cette humanité en souffrance parce que non encore accomplie, parce qu'en devenir. Mettons en rapport le début de l'humanité (Gn 3) avec son espérance eschatologique (Rm 8.14-26, que nous allons lire très attentivement, en laissant les mots ou expressions résonner en nous) :

- 14 En effet, ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu :
- 15 vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur,
mais un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions: Abba, Père.
- 16 Cet Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.
- 17 Enfants, et donc héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ,
puisque, ayant part à ses souffrances, nous aurons part aussi à sa gloire.
- 18 J'estime en effet que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être
révélée en nous.
- 19 Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu :
- 20 livrée au pouvoir du néant - non de son propre gré,
mais par l'autorité de celui qui l'a livrée, elle garde l'espérance,
- 21 car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption,
pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu.

¹ Albert VANHOYE, *La structure littéraire de l'Epître aux Hébreux*, STUDIA NEOTESTAMENTICA, Studia 1, Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1962, pp.108-109.

- 22 Nous le savons en effet :
la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement.
- 23 Elle n'est pas la seule : nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit,
nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps.
- 24 Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance.
Or, voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ?
- 25 Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance.
- 26 De même, l'Esprit aussi vient en aide à notre faiblesse [...].
(Silence)

Le Fils a appris l'obéissance de ce qu'il souffrit. Et nous, nous passerions outre ? Pas vraiment. Car la souffrance a un but pédagogique. Celui de notre apprentissage. Obéir, que ce soit en hébreu ou en grec, provient du verbe « écouter » + un suffixe en hébreu, un préfixe en grec. « Ecoute Israël... » Obéir, c'est donc écouter Dieu. Mais ne peut-on pas apprendre sans souffrir ? Certes. Mais la méthode de la pédagogie par l'erreur a fait des émules : apprendre en situation d'échec. Pourquoi je n'y suis pas arrivé ? En général, on le comprend et on le retient. Sauf si, comme moi, lorsque vous vous trompez une fois, par exemple dans un itinéraire, vous reprenez l'erreur que vous avez faite et non sa correction... et vous la reproduisez encore quelquefois... Néanmoins, il est vrai qu'une fois brûlé ou blessé on sait ce qu'il faut éviter. Admettons qu'il nous faille plusieurs vies pour être accomplis ? Et encore... rien n'est moins sûr. Le texte d'He 5 donne sens à la souffrance due à la faiblesse du Christ : prières et supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, avec cri puissant et larmes. Et ces mots résonnent au delà de nos maux : prières et supplications, cri et larmes. Au passage, nous rendons-nous compte de l'image du Messie ou Christ ? Est-il donc présenté si minable ou plutôt confiant dans l'obéissance malgré la souffrance ? L'objectif divin est de le rendre accompli pour une réconciliation parfaite entre le divin et l'humain et dans la perspective de l'accomplissement du plan divin. Ainsi, le Fils qui a obéi appelle en écho notre obéissance (5.9). Par son obéissance, le Christ s'est acquis le droit à l'obéissance, notre obéissance.

Posons-nous la question de ce nous apprenons lorsque nous souffrons ?

Tout d'abord, nous réalisons mieux que nous sommes vulnérables. Cette fragilité humaine nous enseigne l'humilité. Ensuite, que nous n'apprécions pas assez ce dont nous profitons allégrement et dont nous ressentons cruellement le manque souvent uniquement lors de sa disparition momentanée ou définitive. Nous vivons trop dans la banalité, et sommes trop vite blasés. A quand l'émerveillement et la reconnaissance envers le Donateur pour ses précieux dons : la vie, le mouvement et l'être ? (Ac 17.28). La souffrance peut nous bloquer dans le faire, un jour elle nous amène à développer davantage l'être. Sommes-nous plus dans l'être ou dans le faire ? En sommes-nous encore à l'âge du faire ? Aux œuvres prétendues méritoires, à l'apparence, pour nous devant les autres ou à nos propres yeux ou encore pour juger les autres... sur leur apparence ? La souffrance nous apprend à nous réorganiser aussi bien physiquement que mentalement. Elle opère une prise de conscience, une conversion.

La souffrance nous dicte notre besoin de l'autre ? Impossible parfois de s'en sortir tout seul, et malgré notre volonté de fer... il nous faut apprendre notre interdépendance humaine et accepter de vivre la solidarité dans la réciprocité et non dans l'unilatéralité. Et il faut une sacrée dose d'humilité. Car il est difficile d'accepter sa propre faiblesse, ses limites, son besoin de l'autre. Certains préfèrent se dévouer pour les autres, et lorsque vient la difficulté, refusent leur propre déclin et luttent pour ne pas admettre leur nouvelle réalité, c'est à la fois porteur et déclencheur de progrès, mais cela peut aussi être pitoyable. Apprécions l'aide et la solidarité avec reconnaissance. La souffrance enfin, ne nous rend-elle pas plus sensible à celle de l'autre ? A la compréhension de l'autre ? A exercer l'empathie ? Elle nous ouvre à la compassion, la compréhension et à la bonté réciproques. Et non à une exigence égoïste et unilatérale.

La souffrance du Christ donne sens à notre souffrance. Non, il ne s'agit en aucun cas de nous adonner au misérabilisme souffreteux, vous l'avez bien compris. Mais parce que nous ne sommes plus livrés à nous-mêmes, ni abandonnés, nous pouvons nous profiler dans le sillage tracé par le Christ avant nous. Le protestant sait pertinemment que la souffrance n'est pas rédemptrice. Il y a cependant un principe de vie : « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul. Mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » Le Fils est tombé en terre, il est venu y vivre, y souffrir, y obéir, y mourir. Auteur d'un salut éternel, il nous

appelle, dans la même ligne de conduite, à oublier - ou faire mourir - notre *ego* pour revivre de sa vie et porter du fruit.

La pédagogie par la souffrance ? Un jour, en Sicile, il y a bien longtemps, un père amène son fils aîné devenu adolescent aux quatre coins du grand terrain familial. A chacun des coins, il lui administre une gifle maison ! Et lui dit : tu te souviendras que c'est ici la limite du terrain de nos ancêtres ! Il faut les faire respecter. Le fils a bien appris la leçon ! Nul doute qu'il s'en est souvenu ! Il ne l'aurait peut-être pas retenu de la même manière si le père lui avait dit tout gentiment : « Tu te souviendras qu'ici est la limite du terrain familial ? OK ? D'accord ? Je peux compter sur toi ? » (Un conseil : n'agissons pas ainsi parce qu'une gifle, quelle qu'en soit la raison est répréhensible). Mais je pense à nos leçons de vie : comment retenir les choses essentielles si elles ne sont pas données de façon marquante ? Si le Fils a appris l'obéissance par la souffrance, il est normal, même si cela ne nous plaît pas, qu'il nous faille passer par le même chemin. Dieu ne se complaît pas non plus dans la souffrance, il n'est pas sadique. Même si parfois nous nous interrogeons sur le « pourquoi Dieu permet-il ?.. » tant la souffrance de l'humanité est à son comble... Et en cela, à part nous raccrocher à l'espérance d'un Dieu fidèle et bon, il n'est pas de réponse satisfaisante. La faiblesse du Christ est notre salut. Il a vécu notre faiblesse, il a vécu notre souffrance. Il nous appelle à obéir comme lui, tout Fils qu'il est, a obéi. Par sa mort, il a inauguré un autre chemin, une nouvelle route, une nouvelle alliance. Un chemin de vie, par sa vie pour nous, en nous. Et si nous recevons des claques de la vie, disons-nous que ce n'est pas pour rien. Nous apprenons. Nous nous confions, parfois en prières et supplications, ou avec cri et larmes... Nous obéissons. Nous louons finalement Dieu. Nous contribuons à sa gloire, malgré, ou dans, ou à cause de notre faiblesse. A lui soit la gloire. Amen.